

SHOWGIRL

Jonathan Drillet & Marlène Saldana



©Jérôme Pique

Création 2021

AMBITION, VULGARITÉ, CHALEUR, DANSE, ARGENT, SEXE, POUVOIR, VANITÉ, SHOWBUSINESS,
COMMENT SURVIVRE DANS UN MONDE PEUPLÉ D'ORDURES ?

*A l'heure du réchauffement climatique, de #metoo, des gender studies et de Ru Paul's Drag Race,
Marlène Saldana & Jonathan Drillet proposent une immersion à Las Vegas, la ville du péché, grâce
à Showgirls, le film "catastrophe" de Paul Verhoeven.*

Contact artistique Jonathan Drillet & Marlène Saldana – Email :

theupsbd@gmail.com <mailto:santandermarcela84@gmail.com>

Production, diffusion, administration : Fabrik Cassiopée / Manon Crochemore

Email manon@fabrikcassiopee.fr / Tel : +33 6 74 36 25 71

SHOWGIRL

Création 2021

Théâtre Saint Gervais, Genève (CH)

Conception, texte et interprétation Jonathan Drillet & Marlène Saldana

Librement adapté de *Showgirls*, de Paul Verhoeven (1995)

Création musicale Rebeka Warrior

Scénographie Sophie Perez

Sculpture Daniel Mestanza

Mix Krikor

Création costumes maquillage perruque Jean-Biche

Lumières Fabrice Ollivier

Son Guillaume Olmeta

Régie générale François Aubry dit Moustache

Assistant Robin Causse

Conseil chorégraphique Mai Ishiwata

Production Chloé Perol

Diffusion, administration Fabrik Cassiopée, Manon Crochemore & Mathilde Lalanne

Remerciements Pierre Hardy, Philippe Quesne, Tina Scott pour Neonglazenails, Cédric Deboeuf Studio, Marc Chevillon, Jérôme Pique, Makoto Chill Okubo, Pierre Desprats, Warrior Records et Narcisse Agency

Durée 1h25



©Gitton/Poirier

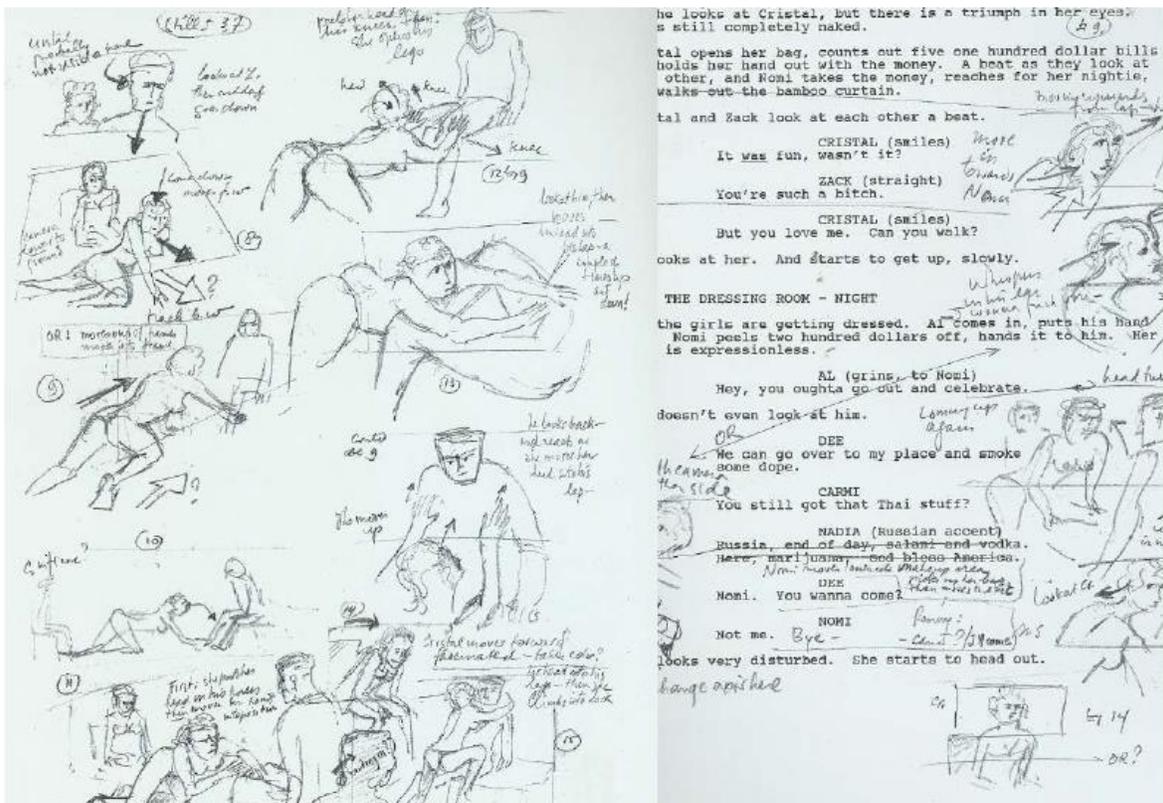
Production déléguée The United Patriotic Squadrons of Blessed Diana

Coproduction Nanterre Amandiers Centre Dramatique National, Centre Chorégraphique National de Caen en Normandie, Comédie de Caen CDN de Normandie, Charleroi Danse, Théâtre Saint Gervais Genève, Les Subsistances - Lyon, La Rose des Vents Villeneuve d'Ascq, TAP Scène Nationale de Poitiers, La Comédie de Reims



SHOWGIRL

DRAME ÉROTIQUE à Las Vegas : Nomi Malone est une jeune fille sexy qui rêve de devenir danseuse dans les plus beaux casinos de Las Vegas. Elle commence sa carrière comme strip teaseuse – un terme que la version française traduit étonnamment par « taxi girl » – au *Cheetah's*, un rade situé dans les bas fonds du Strip, le « off Broadway » des casinos de Vegas. Sa route, chaotique, électrique, sera pavée d'humiliations, couleuvres et autres substances visqueuses à avaler, entre crises de nerfs, conversations à ongles tirés, violences physiques et verbales, mais elle sera éclaircie de temps à autre par des moments de sororité réconfortants : Nomi rencontrera notamment Molly, une habilleuse qui travaille sur *Goddess*, LE show (volcanique) du moment dans l'un des casinos les plus réputés de la ville, le *Stardust*. Après avoir éliminé sa rivale, Cristal Connors, elle parviendra à devenir la star du spectacle, celle qui sort du volcan, la déesse. Malheureusement son amie Molly se fera violer par son idole, un chanteur de charme, et Nomi choisira de la venger, révélant par la même occasion son propre passé, entre prostitution et tragédie familiale, acceptant après cet aveu de retourner à l'anonymat et de reprendre la route pour ... Los Angeles !



Extraits du storyboard de Paul Verhoeven

She can't act, but watching her try to act, to do the things acting is rumored to consist of, is moving
(Elle joue mal, mais c'est émouvant de la voir essayer de faire ce que l'on appelle «bien jouer»)
Anthony Lane, *Starkness visible*, The New Yorker, 9 octobre 1995

You take care, kid... Must be weird, not having anyone come on you.
(T'es vraiment bien prudente fillette... Ca doit te faire tout drôle qu'on t'éjacule plus dessus)
Al à Nomi dans *Showgirls* de Paul Verhoeven

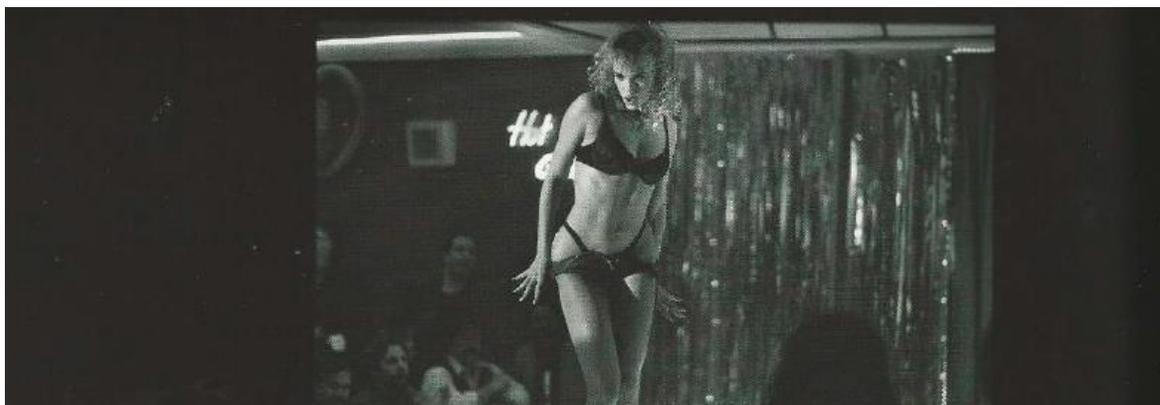
Cette histoire, sorte de remake trash de *All about Eve* mâtiné de *42nd street* et de *Chorus Line* ou *A star is born*, on la connaît par cœur, et on en a même eu une version récente avec *Black Swan*, en plus psychotique. Mais *Showgirls* a débordé le cadre du film pour rejaillir dans la vie réelle : le sort réservé aux acteurs du film, et spécialement à Elizabeth Berkley, interprète de Nomi, 22 ans à l'époque du film, fascine et rejoint dans un sens la thèse du film qui serait, comme le dit Jacques Rivette, qu'il nous faut apprendre à survivre dans un monde peuplé d'ordures.



Tout a été dit ou écrit sur elle, et surtout sur le fait qu'elle ne savait pas jouer, ce que conteste d'ailleurs Jacques Rivette. Nous nous joignons à sa contestation : l'engagement d'Elizabeth Berkley est total, elle va beaucoup plus loin que la plupart des acteurs. Non seulement elle n'a pas peur des scènes de nudité intégrale, très fréquentes dans le film, mais elle n'a pas peur non plus de ce jeu *staccato*, exagéré, hyperbolique, que lui a demandé Paul Verhoeven. Ce film a presque mis fin à sa carrière d'actrice, son agent l'a virée, plus personne n'a voulu l'engager, et elle a reçu deux *Razzies Awards* de la pire révélation et pire actrice de 1995, qui sont ses seules récompenses à ce jour (Verhoeven se rendit lui-même à la cérémonie pour récupérer son prix du plus mauvais film de l'année). Elle est pourtant décrite par Verhoeven comme une femme audacieuse, qui ne connaît pas la peur, mais qui se fera broyer par Hollywood.

Quand elle évoque le film aujourd'hui, Elizabeth Berkley parle de résilience, donc de traumatisme. Aussi, à l'heure de #metoo, il nous semble intéressant de réhabiliter cette victime de « slut shaming », qui consiste à « couvrir de honte les salopes », sort qu'elle partagera notamment avec Maria Schneider ou Lisa Bonnet. A l'occasion des 20 ans de *Showgirls*, en 2015, Paul Verhoeven a présenté ses excuses à son actrice dans une interview au New York Daily News. « *Ce film a rendu ma vie plus difficile, mais pas au degré où ça l'a été pour Elizabeth. Hollywood lui a tourné le dos [...]. Si quelqu'un est à blâmer, c'est moi [...]. Elle a été plus loin qu'aucune autre actrice n'avait été, et [...] ils ne lui ont jamais pardonné. Ils ont été tellement choqués par le film qu'ils l'ont détestée.* »

Il poursuit : « *J'étais totalement libre, j'ai fait exactement ce que je voulais faire! Avec le recul, je me dis que ça a apporté au film un vrai style mais que ça ne l'a peut-être pas beaucoup aidé, commercialement... J'ai aussi peut-être un peu trop incité Elizabeth Berkley à adopter un jeu staccato, avec des mouvements très brusques et marqués. La manière dont elle danse, la nudité... C'était impossible pour de très nombreux Américains d'accepter ça. Même la scène de sexe dans la piscine, c'était beaucoup trop frontal, même si moi je trouvais ça drôle et léger... Mais ils n'ont pas dit qu'ils étaient choqués, ils ont dit que c'était nul, que Berkley était mauvaise, mais la vérité c'est qu'ils étaient choqués!* »



Ce devait être un film musical romantique, une histoire d'ascension sociale classique, mais comme le dit Verhoeven, « *parce que ce film se passe dans cette atmosphère américaine unique de Las Vegas, ça m'a donné l'opportunité de traiter avec les obsessions américaines que sont le sexe, la violence, le pouvoir et le succès. Il ne faudrait quand même pas oublier que ça se passe dans une ville où tous les jours, la vue se compose d'une pyramide géante, un volcan en éruption, des tigres blancs, et des kilomètres de néons si lumineux qu'on se croirait à la lumière du jour à minuit. Les gens gagnent ou perdent des millions de dollars en retournant une carte. C'est une ville totalement extravagante.* » Film de l'abus sous toutes ses formes, *Showgirls* a dépassé la limite de l'acceptable pour les spectateurs américains, étant l'incarnation même du proverbe « ce qui se passe à Vegas reste à Vegas ». Certes le film est une fiction, mais ses scénaristes l'ont écrit après des semaines de recherches et de rencontres sur place, immergés dans la sub-culture américaine, la culture underground de Las Vegas. D'où l'ambiguïté du genre de *Showgirls* : une fiction cynique et sombre qui serait aussi un documentaire tentant de dévoiler ce qui se passe vraiment à Vegas, mais de manière hyperbolique, « over the top », à base d'extravaganza à tous les niveaux de la création : les mouvements de caméra, le jeu, la lumière, le texte...

DANSER SUR UN VOLCAN

Showgirls est un film de danse et sur la danse, au même titre que *Flashdance*, autre scénario de Joe Esterzhas, avec ses propres rites, dont celui de la scène de l'audition, un classique, que l'on voyait déjà dans *All that Jazz*, *Fame* ou *Chorus Line*. Esterzhas et Verhoeven se permettent d'ailleurs un clin d'oeil à Alvin Ailey, dont le nom est prononcé au détour d'une conversation entre Nomi et James.

La chorégraphe, Marguerite Pomerhn-Derricks, qui est une ancienne danseuse de ballet, a un parcours qui nous intéresse particulièrement puisqu'elle a créé de nombreuses chorégraphies pour des films comiques, comme *Austin Powers* ou *Tropic Thunder* où le style de danse est parodié (ici, le disco). De là à penser que dans *Showgirls*, elle use de ce talent il n'y a qu'un pas, que nous pourrions d'ailleurs nous-mêmes tenter de franchir avec plaisir.

Il nous faudra notamment trouver notre propre version de la fameuse danse du volcan, que l'on voit à plusieurs reprises dans le film (en plusieurs parties, intitulées *Goddess*, ou bien encore *Avenging Angels*). Une **chorégraphie de la catastrophe**, une chorégraphie *over the top* d'aujourd'hui.

Notre showgirl sera d'abord immobilisée à la Beckett (*Oh les beaux jours*), prisonnière de son volcan, mais parfois prise de mouvements violents, grâce à un jeu dynamique caractérisé par une tension musculaire et une certaine raideur du corps, la voix sera modulée de façon anormale jusqu'à ce qu'elle atteigne un staccato rauque ou se transforme en un cri : sa bouche libre d'entrer en éruption grâce à un jeu hyperbolique, expressionniste, **un jeu caractérisé par une forte anti-psychologie, dans le but d'atteindre une forme de transcendance émotionnelle menant à la danse. A l'instar du jeu, la danse sera aussi hyperbolique, chaque geste suivi d'un cri, d'un halètement, d'un souffle...** Et c'est alors, comme le dit Paul Verhoeven, que le volcan pourra exploser, et des flots de lave envahiront le paysage, fumerolles, geysers, magma. Au beau milieu de ces tremblements, de ce chaos et de cette panique, de cette agitation, la terre s'ouvrira et de cette fissure béante, de cette bouche ardente, émergera la déesse, combinaison de toutes les mythologies de la terre mère, Gaia, la terre nourricière vers laquelle tous accourront. Elle diffusera un sentiment de confiance et d'apaisement. Les mouvements se feront plus fluides, plus coordonnés, pour parvenir enfin à une danse sensuelle de célébration.

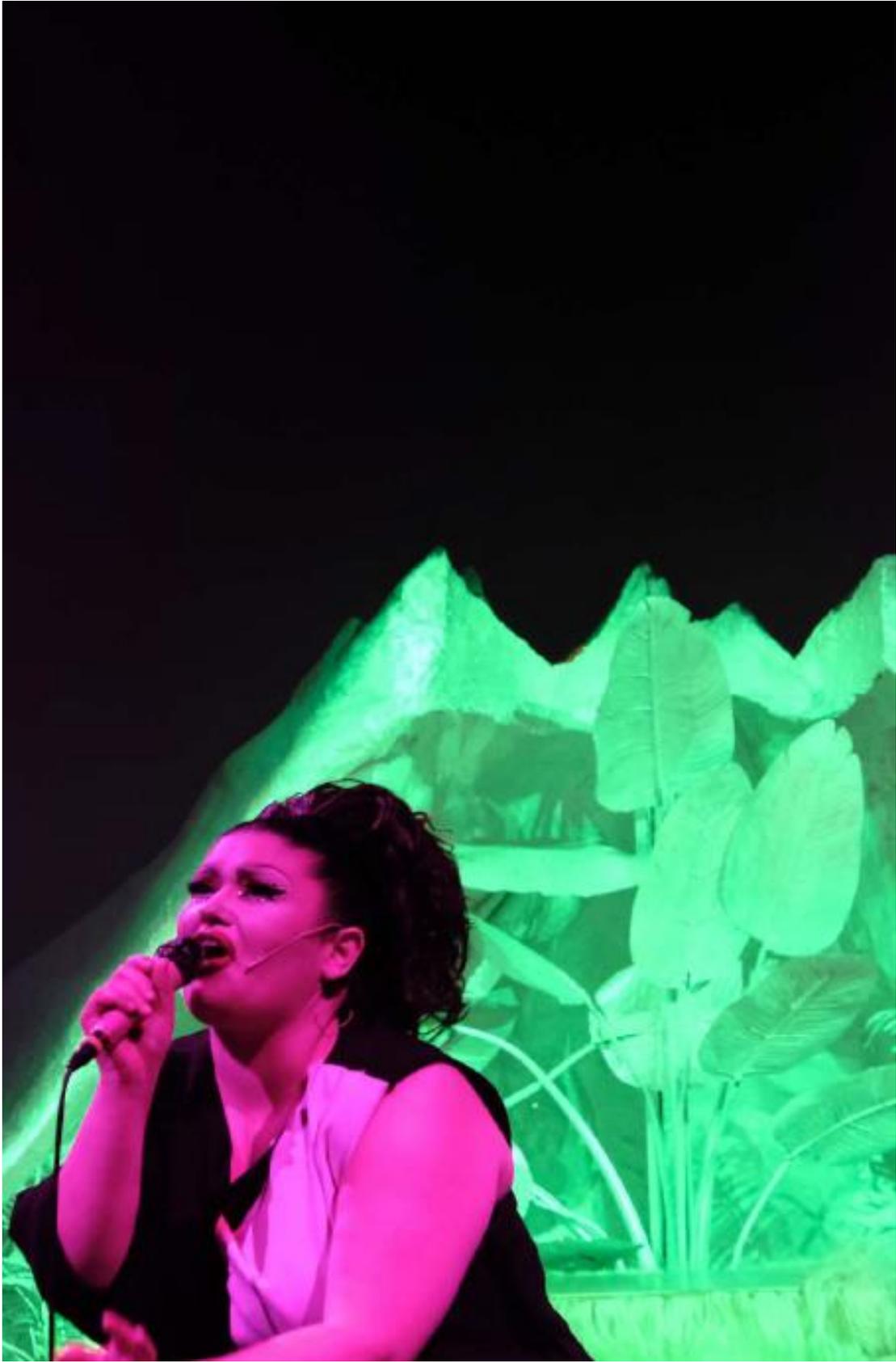
Entre danse de séduction, danse érotique, danse de pouvoir, danse à la table, jeux de regards, pole dance et modern jazz énérvé, il y a évidemment beaucoup de corps dans *Showgirls*, et Verhoeven, pour qui la beauté du sein féminin n'a pas d'égal, et qui aimait passionnément Fellini (*Huit et demi*), signe avec *Showgirls* un film sur l'exploitation des corps féminins du prolétariat, dessiné au pinceau de l'abjection.

Concernant le traitement de la danse dans le film, Linda Williams (directrice des études de cinéma de l'Université de Berkeley, Californie) écrit : « *On nous informe plus d'une fois que la danse de Nomi n'est que chaleur et coups de reins, mais que ce n'est pas de la « vraie » danse* ». *L'assistant chorégraphe de Goddess le dit à sa manière : « Elle a le truc, ça s'enseigne dans aucune classe »*. *Le film danse littéralement et métaphoriquement autour de la nature de ce « truc » : la ligne entre la baise et la danse est de plus en plus floue. Dès que Nomi danse on dirait qu'elle est train de faire l'amour, et vice versa. Il n'y a pas de désir sexuel pur et il n'y a pas non plus de danse pure dans Showgirls. Peut-être que la haine de la critique pour ce film est due à l'absence de vraie scène érotique pure qui ne soit pas teintée de jeux de pouvoir ou stylisée par la danse. Le magazine Variety écrit : « le film ne fait que flirter avec le sexe sans jamais l'éroticiser »*. *Cela veut probablement dire qu'ils auraient préféré qu'il y ait au moins une vraie scène torride de pur sexe, et pas encore une fois de la danse...* »

Et malgré la *full frontal nudity*, c'est un film non pas sur le sexe mais plutôt sur **la performativité du genre**, et c'est sûrement la raison pour laquelle il fut sauvé par les drags queens, et par le camp. Susan Sontag écrit que le camp est une expérience du monde vu sous l'angle esthétique, qu'il représente une victoire du style sur le contenu, de l'esthétique sur la moralité. Vu sous cet angle, ***Showgirls* c'est la victoire de l'ironie sur le tragique.**

La figure de la danseuse au cinéma est souvent double : soit le personnage se révèle (*Dirty dancing*, *Ballroom dancing*, *Billy Elliot* etc...) soit il grimpe les échelons de la société puis réussit ou s'effondre (*Fame*, *Black Swan*, *Les Chaussons Rouges...*). Ici, l'évolution du personnage de Nomi Malone se fait en parallèle d'une évolution de la chorégraphie à travers l'ascenseur social de la danse à Las Vegas : ***from whore to lap dancer to stripper to showgirl***. C'est la mythologie populaire de la danseuse : la gloire ou le caniveau. On retrouve ça aujourd'hui particulièrement dans le monde des danses urbaines, le krump, le hip hop, où c'est la sueur de la danse qui permet de sortir de sa condition sociale, c'est le travail physique qui compte et pas l'origine sociale (voir *Rise* de David LaChapelle). Dans tous les films de danse, qui parlent de danse, être le meilleur, réussir par son acharnement au travail physique et spectaculaire est la donnée de base du scénario.

Et même si *Showgirls* est un film assez classique dans sa construction (comme *42nd street* par exemple) c'est ce thème de la ***fallen woman*** qui lui confère une force supplémentaire. Le terme a souvent été associé au monde de la prostitution, qui était à la fois la cause et la conséquence de la « chute » de ces femmes. Les danseuses et les comédiennes ont souvent été considérées comme des femmes déchues, parce qu'elles déviaient du droit chemin en se laissant regarder par les hommes pour leur travail. Nomi Malone est une sorte de Lola Montez, danseuse et courtisane, maîtresse de Louis de Bavière, et à sa manière, on pourrait dire que *whatever Nomi wants, Nomi gets*, et c'est la danse qui lui permet de s'élever. C'est d'ailleurs ce que dit l'actrice elle-même, Elizabeth Berkley, montrant encore une fois un parallèle troublant entre le personnage et la comédienne : « *Je me suis préparée à ce rôle toute ma vie. 2 ou 3 heures de danse par jour pendant douze ans, la danse est dans mes os, dans mon cœur, dans mon sang. Je suis comme Nomi, je ne peux pas exister sans danse dans ma vie. J'ai de la chance d'avoir trouvé quelque chose qui me donne tant de vie, de joie.* »



CRÉATION MUSICALE ORIGINALE : REBEKA WARRIOR

SHOWGIRL est un **oratorio techno**. La musique est confiée à **Julia Lanoë**, aka **Rebeka Warrior** (Sexy Sushi, Kompromat, Mansfield Tya), une grande compositrice et parolière au lyrisme trash à qui l'univers de *Showgirls* ne fait pas peur. Julia Lanoë compose depuis de nombreuses années une œuvre radicale, engagée, féministe et hilarante. Comme l'écrit le journaliste JD Beauvallet, sa musique, "qualifiée d'électroclash ou de techno-punk, évoque avant tout des thèmes sexuels mais aussi politico-sociaux, portés par des textes crus, proches d'**une certaine forme d'anarchisme et de dadaïsme**". Elle prend pour nous la suite de David Stewart (Eurythmics) qui avait composé la bande son du film de 1995.

Elle crée aujourd'hui avec une bande d'ami.e.s le nouveau label **WARRIOR RECORDS**. Chantant, écrivant et composant depuis 20 ans, elle a été amenée à fréquenter beaucoup d'artistes et d'acteur-ric.e.s de la musique d'horizons très variés, venant autant des victoires de la musique, que de squats illégaux, ayant 20 ans ou 60, gagnant des millions ou pas un radis. Dans tous ces milieux et au fil des années, des relations privilégiées se sont tissées avec des personnes engagées. Il était temps de toutes les fédérer pour fonder une famille. L'idée de la Maison Warrior est née. Une maison qui affiche clairement ses valeurs : Queer, transféministe, anti-raciste et résistante. Cette entreprise familiale (dont Rebeka Warrior se plaît à penser qu'elle est la mère) a pour volonté de responsabiliser et de faire réapparaître des valeurs au cœur de nos métiers. Rassembler Techno, Acid, Hardcore, Poésie sonore, EBM, Chanson Mélancolique, Musique Expérimentale (...), sous un même drapeau noir. Les premières sorties seront des inédits de Cassie Raptor, Moesha 13, Maud Geffray, Mansfield.TYA et Vimala Pons ; un casting 100% fém. Dès que possible, elles organiseront des soirées avec des plateaux et un service d'ordre, majoritairement composé de femmes. Elles proposeront des tarifs d'entrée suivant les moyens de chacun.e et s'appliqueront à rémunérer les acteurs de la nuit équitablement (barman, physio, DJ, orga...).

Tout leur merchandising sera responsable et vegan grâce à une collaboration avec Manifeste011. Ils, elles, souhaitent agir, à leur échelle, en espérant que cette nouvelle structure ait un impact sur notre communauté. En fait, elles veulent juste redonner à la musique ses vocations premières : faire danser, penser, fédérer, pleurer et s'aimer.

Nous écrivons les paroles de SHOWGIRL à trois, Marlène Saldana, Jonathan Drillet, Julia Lanoë, certains morceaux sont écrits par Julia, d'autres par nous. L'ensemble fonctionne comme une sorte de boléro à la Giorgio Moroder. Le travail du son en direct est géré par notre collaborateur habituel, **Guillaume Olmeta**.



SCENOGRAPHIE : SOPHIE PEREZ

*Dans ce brasier chaque jour plus féroce, n'est-il pas naturel que des choses prennent feu auxquelles cela n'était encore jamais arrivé, de cette façon je veux dire, sans qu'on ne l'y mette (un temps)
Moi-même ne finirai-je pas par fondre, ou brûler, oh je ne veux pas dire forcément dans les flammes, non, simplement réduite petit à petit en cendres noires toute cette (ample geste des bras) – chair invisible... (un temps)
D'un autre côté, ai-je jamais connu des temps tempérés.
Samuel Beckett, Oh les beaux jours*

Goddess, le show du Stardust dans lequel Nomi Malone danse, a pour décor un paysage volcanique duquel nous nous inspirons pour la scénographie : un volcan-mamelon qui crache de la lave pailletée. Cette **femme-volcan** qui compte bien grimper en haut de l'échelle sociale, entrer en éruption, et faire cracher le Piton (de la fournaise) nous rappelle ce sur quoi est assise l'humanité à Las Vegas: un sous-sol prêt à rentrer en éruption et à ravager tout sur son passage, éradiquer par le feu et la poussière toute forme de vie alentour, en faire des œuvres d'art pour la postérité à la manière des corps statufiés de Pompéi, et engloutir le reste.

Ce volcan a la forme d'un mamelon pour rappeler le décor de *Oh les beaux jours*, où une femme déblatère, notamment, sur la vacuité de l'existence, semi-enterrée dans un désert représenté par « une toile de fond en trompe-l'œil très pompier », et dont l'inspiration première serait peut-être une photo d'Angus MacBean représentant une star américaine des cabarets londoniens dans les années 30, Frances Day, ensevelie dans un panier enterré à qui une main tend un miroir (voir page précédente). Le texte de Beckett, comme le film de Verhoeven, est écrit staccato, dirigé par des didascalies qui entrecourent la parole sans cesse, imposant un rythme à l'actrice (ou l'acteur) qui le joue. Pour décrire ce dans quoi est enterrée son héroïne, Beckett utilise le mot mound, traduit dans la version française par le mot mamelon, qui est également un terme issu du champ de la vulcanologie, décrivant un amas de lave en forme de sein, un **monticule mammaire** en quelque sorte. Il dévoilera en son intérieur une évocation de Las Vegas, son boulevard des casinos, ses hôtels, ses néons, comme dans le premier plan de *Blade Runner*, mais aussi le volcan du Mirage Hôtel : à la manière des poupées russes, comme une boîte à musique infernale, une maison de poupée du vice, un club miteux de Las Vegas où la barre de pole dance traditionnelle prendrait des proportions démesurées.



Ce monticule volcanique de gala sera mis en lumières par notre luminariste habituel, **Fabrice Ollivier**, et conçu par **Sophie Perez**. Diplômée de l'École supérieure des arts et techniques (ESAT) en 1990, puis pensionnaire à la Villa Médicis en scénographie, elle signe d'abord les scénographies de plusieurs mises en scène de Frédéric Bélier-Garcia. Elle fonde la Compagnie du Zerep en 1997 et se lance dans la mise en scène de spectacles où se chevauchent les styles et les genres, entre danse, performance, références musicales, films d'horreur et mauvaises plaisanteries. Depuis *Le Coup du cric andalou* (2004), Xavier Boussiron cosigne avec elle les pièces du Zerep : *Oncle Gourdin* (2011), *Enjambe Charles* (2013), *Prélude à l'agonie* (2014), *Biopigs* (2015), *Purge, Baby, Purge* (2018), *Les Chauves-Souris du volcan* (2018). Marlène Saldana est interprète de leurs pièces depuis 2010.

STYLISME: JEAN-BICHE

Le maquillage, les coiffures et les costumes, sont imaginés et réalisés par **Jean-Biche**, artiste multidisciplinaire qui a grandi dans le monde de la nuit, travaillant aussi bien en tant que DJ, performer, styliste, maquilleur, graphiste. Aujourd'hui habitué des projets singuliers, il a collaboré aussi bien avec Paco Rabanne, Michele Lamy, Jean-Paul Gaultier que Brice Dellsperger, Philippe Decouflé & Damien Jalet, en passant par le Crazy Horse ou encore le Manko Cabaret pour lequel il a été artiste résident durant les 4 années d'exploitation. Avec *Showgirl* nous resterons dans l'esthétique de Verhoeven tout en essayant de la magnifier et de la moderniser. Son film étant une des incarnations du style « **camp** » au cinéma, style prisé des travestis et des drag-queens, il nous a semblé incontournable de s'adresser au spécialiste qu'est Jean Biche.





JONATHAN DRILLET

est acteur, dramaturge, auteur, metteur en scène. Né en 1981 à Saint Briec, il suit la formation de l'Ecole du Louvre et du Conservatoire d'art dramatique du 20ème arrondissement de Paris. Il a depuis travaillé avec Raimund Hoghe, Hubert Colas, Sanja Mitrovic, Gerard&Kelly, Julien Prévieux, il travaille aujourd'hui en tant qu'interprète et collaborateur artistique avec Jonathan Capdevielle, Théo Mercier, et Phia Ménard. En 2019 il écrit le texte de la pièce *Affordable solution for better living* de Théo Mercier et Steven Michel, qui reçoit le Lion d'Argent de la Biennale de danse de Venise.



MARLENE SALDANA

est actrice, danseuse, auteur, metteur en scène. Née en 1978 à Lyon, elle suit la formation de l'école de la Scène sur Saône et poursuit son apprentissage auprès d'Edward Bond, Alain Françon, ou Jean Pierre Vincent. Elle travaille aujourd'hui avec la compagnie du Zerep (Sophie Perez), Boris Charmatz, Christophe Honoré, Ashley Chen, Jonathan Capdevielle. Elle a aussi travaillé avec Yves-Noël Genod, Jérôme Bel, Marcial Di Fonzo Bo, Théo Mercier, Jeanne Balibar. En 2019 elle reçoit le Prix du syndicat de la critique pour son rôle de Jacques Demy dans *Les Idoles*, de Christophe Honoré.

Depuis 2008 Jonathan Drillet & Marlène Saldana écrivent et mettent en scène leurs propres spectacle. Ils fondent leur compagnie en 2011 : *The United Patriotic Squadrons of Blessed Diana* domiciliée à Paris. Ils créent notamment *Dormir Sommeil Profond*, *l'Aube d'une Odyssée* (2011), une pièce sur la Françafrique et les Affaires Etrangères créée au Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique national ou *Fuyons sous la spirale de l'escalier profond* (2013), un ballet néo-romantique en forme de contre-biopic sur le couple Bergé-Saint Laurent, créé à la Ménagerie de Verre, à Paris. En 2016, ils mettent en espace un texte de Margret Kreidl pour le Festival Actoral (Marseille), conçoivent une performance pour le club *Silencio* (Paris), et présentent une re-création du projet *Spokaoke* de la metteuse en scène américaine Annie Dorsen (Gennevilliers).

En 2017 ils proposent le *Sacre du Printemps arabe* au Centre National de la Danse (Pantin) et collaborent avec Théo Mercier pour la création de sa deuxième pièce (*La Fille du Collectionneur* produit par Nanterre-Amandiers, centre dramatique national). En 2020, ils cosignent avec Gaëlle Bourges et Mickaël Phelippeau le tryptique *22 castors front contre front*, pièce pour 22 interprètes issus de l'atelier chorégraphique de l'université de Poitiers programmé par le TAP-Théâtre Auditorium de Poitiers lors du Festival A Corps.

En 2021, ils créent la pièce *Showgirl* adapté du film de Paul Verhoven au Théâtre Saint Gervais, Genève dans le cadre du festival *La Batie*. Leur prochaine création, *Utsu mono to utaruru mono*, autour de la comédie musicale *Cats* sera créée aux Subs à Lyon en 2024.

CALENDRIER DE TOURNEE 22-23

Du 29 sept au 1^{er} oct	Théâtre du Nord, centre dramatique national Lille Tourcoing Hauts de France (FR)
Le 8 octobre	Le Quai, CDN Angers Pays de la Loire, dans le cadre du festival GO (FR)
14 & 15 décembre	Les SUBS, lieu vivant d'expériences artistiques, Lyon (FR)
Le 4 février	Viernulvier, Gand (BE), dans le cadre de WARRIOR AMOR A MORT
Le 4 mars	MC2 - Grenoble (FR)
Du 8 au 11 mars	Théâtre National de Chaillot, Paris (FR)